

L'Orientation lacanienne 2008-2009

Jacques-Alain Miller

Choses de finesse en psychanalyse

Cours du 12 novembre 2008

Eh bien, je commencerai par vous donner mon titre. C'est une expression qui me sert d'appui et de guide, et qui est toute en douceur, alors que mon discours ne l'est peut-être pas, le voici ce titre : *Choses de finesse* – finesse au singulier, choses au pluriel – *en psychanalyse*.

J'avais rêvé l'an dernier de rester au port cette année. Et pourtant me voici embarqué, avec vous, pour une nouvelle de nos aventures sur la mer, toujours recommencées, et moi voué à ahaner à la rame. Mais il y a ici un choix forcé. S'il me faut souquer ferme c'est que le mouvement du monde, si je puis dire, l'exige en tant que ce mouvement entraîne la psychanalyse dans son sillage. La question se pose de savoir s'il faut y consentir, et la réponse est *Oui*, si la psychanalyse est un phénomène de civilisation et n'est que cela, *Non* s'il y a un droit-fil de la pratique analytique et qui mérite de subsister comme tel. Si je me nie à consentir que la psychanalyse soit entraînée dans le sillage du mouvement du monde, c'est au nom de ce droit-fil, qui n'est que supposé, qui est un objet de pari, mais qui est une affaire de désir. Au moins Lacan créant son Ecole croyait qu'un tel droit-fil existait.

Je devrai donc souquer d'autant plus ferme que je fais aller mon bateau à contre-courant, et c'est au point que, pour la première fois, il m'apparaît nécessaire de procéder par un retour à Lacan. Jamais jusqu'à présent je n'ai employé cette expression et si je le fais aujourd'hui c'est bien dans la persuasion qu'on s'en est éloigné.

Par exemple, on s'en éloigne, quand on se toque, quand on s'enivre de l'effet curatif de la psychanalyse. Alors que l'effet curatif en psychanalyse n'est jamais que subordonné, dérivé, obtenu de biais. Au moins en psychanalyse on ne se focalise pas sur l'effet curatif et c'est pourquoi on a abandonné le terme de *cure* pour celui d'*expérience* analytique. Les choses pourtant en sont venues au point où rappeler la vieille maxime selon laquelle la guérison vient de surcroît, fait figure de nouveauté. Sans doute le monde jauge-t-il la psychanalyse en fonction de ses résultats thérapeutiques. Ça n'est pas une raison pour que la psychanalyse fasse sien ce critère. Nous voilà bien forcés de formuler, si je puis dire, une doctrine de la double vérité, forcés de distinguer ce qui est vérité pour le monde et ce qui est vérité pour la psychanalyse : ce qui est vérité pour le monde, à savoir que la psychanalyse vaut comme thérapeutique, n'est pas vérité pour la psychanalyse, à savoir qu'elle vaut comme désir, comme moyen d'émergence d'un désir inédit et dont la structure est encore largement méconnue.

Alors, on argue, et j'y suis pour quelque chose, on argue d'une nouvelle clinique psychanalytique, qui se déprendrait du tout dernier enseignement de Lacan, et qui surclasserait l'ancienne. Ce serait, dit-on parfois, la clinique borroméenne dans son opposition à la clinique structurale, celle qui met en avant la distinction névrose et psychose, et, pour être complet, névrose, psychose et perversion. Je ne peux pas méconnaître que j'y suis en effet pour quelque chose, et que ça s'est cuisiné ici. Alors, ça me donne à la fois le devoir et peut-être l'autorité de dire, premièrement, que, en cette matière, l'opposition de l'ancien et du nouveau demande quelque dialectique, car la clinique dite ancienne est conservée dans la nouvelle. Et puis, que dit-elle, cette nouvelle, ou cette seconde, clinique ? Bien davantage encore que la première, elle invalide, elle ridiculise l'idée de guérison, elle relativise l'effet thérapeutique. Et je le démontre.

Premièrement, cette seconde clinique ruine à la base la référence à la normalité, à la santé mentale, en prenant pour principe cette formule, venue une fois sous la plume de Lacan et dans un texte accessoire, mais formule à laquelle j'ai fait un sort l'année dernière, *Tout le monde est fou, c'est-à-dire délirant*. Il faudrait être aveugle et sourd pour ne pas s'apercevoir que c'est ruiner toute chance de faire émerger une notion de la normalité - c'est fait pour qu'on n'y revienne pas. De même qu'on définissait jadis la vérité par l'*adaequatio rei et intellectus* - l'adéquation de la chose et de l'esprit, ou de l'entendement -, ici, cette formule dont je fais un principe, que tout le monde est fou, et j'en fais un principe après avoir travaillé l'an dernier le paradoxe qu'il comporte, ce principe pose comme radicale l'inadéquation du réel et du mental, et il comporte que du réel on ne puisse que dire faux, on ne puisse que mentir.

Deuxièmement, la seconde clinique élargit le concept du symptôme, hérité de Freud, ce symptôme susceptible de *se lever*, selon l'expression consacrée, elle élargit le concept freudien du symptôme jusqu'à y inclure, de façon

essentielle, ces restes symptomatiques, dont Freud fait état à la fin de l'analyse et qui le conduisent précisément à penser que l'analyse n'a pas de fin, en raison de ce qui subsiste du symptôme. Eh bien, la seconde clinique psychanalytique est précisément celle qui reconfigure le concept du symptôme sur le modèle de ces restes. Et c'est ainsi que ce que Lacan a appelé le *sinthome*, dans l'orthographe ancienne qu'il a restituée – *s. i. n. t. h. o. m. e.* -, le *sinthome* est, proprement, le nom de l'incurable.

Quand on parle de *symptôme* on entend par là, en psychanalyse, un élément qui peut se dissoudre, ou, censément, disparaître, se lever, alors que *sinthome* désigne cet élément en tant qu'il ne peut pas disparaître, qu'il est constant. Autrement dit, la dite nouvelle clinique psychanalytique c'est une théorie de l'incurable. Alors, quelle ironie ! que de faire supporter à cette théorie de l'incurable une pratique toute orientée vers la thérapie et de faire de cette thérapie un slogan. Alors que, dans le même temps, Lacan pouvait poser cette borne : *Impossible de thérapier le psychisme*, et que, s'il y a à qualifier l'action de l'analyste dans cette dimension de psychisme, ou de mental, s'il y a à qualifier son action, c'est avec d'autres coordonnées que celles de la thérapeutique. La notion de cette impossibilité découle logiquement de ce qu'il est impensable de rémunérer le défaut foncier du psychisme, d'en réduire l'inadéquation radicale - pour autant qu'on l'admette sans doute, mais je ne fais valoir ici qu'une liaison logique.

Pourtant, une routine usagère, comme s'exprimait Lacan, est aujourd'hui en passe de s'enraciner dans la psychanalyse, faisant de l'effet thérapeutique l'alpha et l'oméga de la discipline, et même sa justification.

C'est ça qui m'a empêché de rester au port, c'est ça qui m'oblige à relancer notre bateau, parce que donner cette centralité à l'action thérapeutique ce n'est rien d'autre que de céder à ce que le monde réclame désormais de la psychanalyse, à ses fins propres, à ses fins d'utilité, à ses fins de gouvernance. C'est céder, c'est ouvrir les portes de la citadelle psychanalytique, et laisser ce préjugé se répandre parmi elle. Le préjugé thérapeutique c'est le cheval de Troie, par lequel pénètre, dans ce que j'appelais la citadelle analytique, l'Ecole analytique, le Champ freudien, le discours qui prévaut dans le monde. On croit sortir de l'entre-soi, comme on dit, quand en vérité on fait entrer le dehors - on ne sort pas, on fait entrer. Et le cheval de Troie c'est la figure mythique du cadeau empoisonné.

Le renversement que Lacan a apporté dans la psychanalyse a consisté au contraire à constituer la psychanalyse pure, celle que l'on appelait jadis la psychanalyse didactique, celle qui de l'analysant fait un analyste, même en puissance, à constituer la psychanalyse pure comme la forme parfaite de la psychanalyse, sa forme achevée. En revanche, forme restreinte, forme réduite, que la psychanalyse tout court, celle où interfère le souci thérapeutique, avec ce que Lacan appelle, page 231 des *Ecrits*, les courts-circuits et les tempéraments que le souci thérapeutique motive.

Le souci thérapeutique conduit à retenir la puissance que dégage le procédé analytique lui-même, conduit à s'interroger sur, si je puis dire, la dose de vérité qu'un sujet peut supporter à un moment donné, la dose de vérité qu'il peut assimiler - ça, ça vaut toujours - mais aussi la dose de vérité qui reste pour lui supportable sans un inconfort excessif ou sans que ce qui lui tient lieu de monde ne s'effondre, ne menace de s'effondrer. Donc, quand le souci thérapeutique domine, on ajourne ce qu'a de radical l'opération analytique et ça conduit à faire des impasses, ne pas donner l'interprétation qui à ce moment-là serait trop dure à entendre ou conduirait le sujet à fuir ce qui lui serait ainsi révélé, ou encore à amadouer le tranchant des choses pour qu'il reste cadré dans le procédé. Donc, pas trop vite, pas trop fort, une affaire, je le disais, de dosage. Et ce sont ces freins, ces limites, qui sont supposés être levés quand on s'engage dans la dimension qu'on appelait jadis didactique, où le souci thérapeutique est écarté et où la dynamique propre de l'analyse peut alors donner à plein.

Donc, le renversement de Lacan a consisté à faire de la psychanalyse pure non pas un rajout, un supplément de la psychanalyse tout court dans son souci thérapeutique, mais au contraire à considérer que l'essence de la psychanalyse, sa vérité, c'était la psychanalyse pure, et que sa forme appliquée était une réduction. Dans son « Acte de fondation » de l'Ecole freudienne de Paris en 1964, si Lacan fait sa place à la psychanalyse appliquée, c'est au titre de la médecine : dans la Section qu'il intitule de psychanalyse appliquée il admet des non analysés s'ils sont médecins, et s'ils peuvent néanmoins contribuer à l'avancement de la réflexion psychanalytique.

Alors, renverser le renversement lacanien, donner la primauté à la psychanalyse appliquée à la thérapeutique, c'est tout simplement régresser en-deçà de Lacan, et rien que cela justifierait l'expression que j'ai employée, pour la première fois, d'un retour à Lacan.

Je parlais tout à l'heure de cadeau empoisonné. Eh bien, je voudrais, cette année, avec ce Cours, vous faire cadeau d'un contre-poison (*rires*).

C'est un cadeau. Selon Freud un vrai cadeau c'est un objet dont on ne se sépare qu'avec peine, parce qu'on voudrait le garder pour soi. Le vrai cadeau c'est ce qui va vous manquer quand vous l'aurez donné. Et ça se reconnaît, c'est

vrai, quand on vous fait un cadeau dont le donateur ne voudrait pas pour lui-même (*rires*) et quand vraiment on vous fait un cadeau dont on sent qu'il se le garderait bien, d'ailleurs à l'occasion on vous dit : J'ai pris le même pour moi (*rires*). Mais enfin le contre-poison dont je parlais on peut le partager. Oui. Il n'empêche que j'ai senti ça aussi, qu'après tout, tous étant atteints, ça pourrait quand même me faire plaisir de garder le contre-poison pour moi tout seul (*rires*). Lacan évoque ça au début de son « Propos sur la causalité psychique » dans les *Ecrits* page 151. Il confesse ceci : *Je me suis abandonné après Fontenelle* – bon, laissons Fontenelle qui a vécu plus d'un siècle, qui a été le président de l'Académie des sciences au XVIII^{ème} siècle, l'auteur de *L'Entretien sur la pluralité des mondes* – , *Je me suis abandonné après Fontenelle*, dit Lacan, *à ce fantasme d'avoir la main pleine de vérités pour mieux la refermer sur elles.*

Je peux aussi confesser que ce fantasme, je l'ai entretenu. Je l'ai entretenu, mais parce que ma question était : *serais-je entendu ? puis-je l'être encore ?* quand mes yeux décillés ont vu toute une Ecole et ses alentours, plusieurs Ecoles, peut-être toutes les Ecoles du Champ freudien, possédées, depuis maintenant trois ans, me semble-t-il après-coup, possédées d'une frénésie de psychanalyse appliquée, et renversant à qui mieux-mieux les préceptes de Lacan, que j'avais pourtant serinés à toute une génération, et toute cette génération les avait serinées aussi à son tour. Extraordinaire phénomène de psychologie des foules ! des foules psychanalytiques. Dans toute l'étendue du Champ freudien, pluri-continentale, plus une ville qui ne veuille avoir aussi son établissement de psychanalyse appliquée (*rires*), c'est une question de standing. Et donc, avant de me lancer, je me suis dit : à quoi bon ? ça n'est pas réversible une fois qu'on est entraîné dans le sillage du mouvement du monde, je n'arriverai pas à faire qu'on en revienne. Et à quoi bon enseigner ? S'il y a quelque chose qui est bien fait pour démontrer combien vaine est la pédagogie, c'est cette histoire-là.

Je n'ai pas pu ne pas me souvenir de la prophétie de Lacan, formulée par lui dans un moment de pessimisme amer, au moment où son Ecole rechignait à adopter ce qu'il lui proposait, la procédure dite de la passe pour vérifier la fin de l'analyse. Dans ce moment-là, Lacan, comment dire ? un peu déprimé, avait prophétisé que la psychanalyse rendra les armes devant la civilisation et ses impasses. Moi je ne voyais pas ça. Je ne voyais pas ça comme ça. En tout cas, là où j'ai eu à faire quelque chose, je l'ai fait dans l'idée que, les armes, on se les garderait, qu'on ne les rendrait pas. Même avec les baisers du vainqueur, comme dans *La Reddition de Breda* de Vélasquez. Jamais !

Eh bien, par une voie que je n'imaginai pas, j'ai vu ça en train de se faire. Au présent. J'ai vu cette reddition en train de se faire, par ce renversement que je disais tout à l'heure, par le préjugé thérapeutique, par la réduction de la psychanalyse à l'exercice professionnel de psychanalystes confondus avec les psys et les travailleurs sociaux, présentés comme orientés, tous, par l'enseignement de Lacan et, en même temps, tous, animés du souci du bien-être de leurs contemporains, de la santé mentale de leurs concitoyens. Car tout cela, bien sûr, n'est-ce pas ? se passe au nom de la Cité. La Cité, qu'il n'y a plus - la Cité, ça n'existe plus depuis bien longtemps, la vie sociale ne s'organise plus en Cités comme au temps des Grecs, comme au Moyen-Âge ou comme à la Renaissance. On peut dire *la société*. C'est au nom de la société, de sa puissance, des devoirs qu'on a envers elle, que, merveilleusement, l'orientation de l'enseignement de Lacan se trouverait coïncider, converger, et nous servirait, à nous, de tremplin pour recevoir reconnaissance et, comme on dit, *sub-ven-tions*. Applaudis, nous sommes. Reçus à bras ouverts, après quelques moments de méfiance, par les autorités qui président à ce que Lacan appelle, dans son rude langage, le discours du maître.

Il faut avoir vu ça. Alors, dépêchez-vous (*rires*), parce que c'est tout autour de vous, et vous êtes dedans. Je n'ai pas l'idée qu'il suffit que je dise pour que ça disparaisse. Pas du tout. Mais enfin j'ai l'idée qu'au moins, si je ne peux pas empêcher ça, je peux quand même empêcher que ça se recommande de Lacan (*JAM en colère*). Lacan ne disait pas : *partenaire* du discours du maître (*d'un ton cassant*), il disait : c'est l'envers de la psychanalyse. Mais ça n'arrête personne (*d'un ton dépité*). Il faut que je constate que ça n'arrête personne, avant que je ne gueule, sauf le respect que je me porte. Lacan le dit très bien page 721 des *Ecrits* : *Nulle pudeur ne prévaut contre un effet du niveau de la profession*. C'est une phrase qui pourrait paraître opaque, si ça ne se jouait pas au présent. Aucune pudeur, tout le monde est à ça, sans aucune dissimulation, personne n'a honte de tirer les sonnettes, de suivre les programmes gouvernementaux de santé mentale et de mettre au travail les gens qui se forment à l'analyse en fonction des réquisits formulés par le ministère de la santé. Nulle pudeur, c'est un phénomène au niveau de la profession. *Cet effet*, dit Lacan, *c'est celui de - il dit ça en 1971 je crois, enfin il y a bien longtemps -, c'est celui de l'enrôlement du praticien dans les services où la psychologisation - c'est ce qu'il pouvait dire à l'époque pour le phénomène -, où la psychologisation est une voie fort propice à cette sorte d'exigence bien spécifiée dans le social : comment à ce dont on est le support, refuser de parler son langage ?* Alors, ça se dit joliment ces temps-ci dans une formule - je crois - qu'on m'emprunte : parler la langue de l'Autre. Il faut parler la langue de l'Autre.

Eh bien ! ça fait plutôt voir pourquoi Lacan avait forgé, pour les psychanalystes, une langue spéciale, une langue chiffrée, pas la langue de l'Autre mais la langue de l'Un, et qui isolait les psychanalystes. Oui ! parfaitement (*JAM élève la voix*), les psychanalystes ont besoin d'être isolés, ont besoin d'être isolés du discours du maître qui prévaut à

l'extérieur de leur Ecole. Ils ont besoin d'être formés dans une langue spéciale. Et à part. Ils ont besoin d'une enclave. Ce que Lacan a appelé une Ecole, c'est une enclave (*d'un ton guerrier*), ça a ses lois propres, distinctes du reste de la société - évidemment, pour subsister, on s'accommode d'une loi des associations (*d'un ton plus calme*), qui au demeurant est suffisamment libérale pour nous permettre de continuer nos petites affaires à l'intérieur. Lacan d'ailleurs réfère le nom d'Ecole aux écoles antiques, à ces communautés philosophiques de l'Antiquité rassemblées autour d'un savoir et en général d'un fondateur, où les premiers membres s'étaient frottés à ce fondateur, formés autour de lui. C'est ce qu'on dit d'Epicure. Il avait d'abord enthousiasmé sa propre famille avant d'agglomérer quelques uns autour de lui. On a distingué finalement quatre grands hommes comme fondateurs de la secte épicurienne. On disait de façon consacrée : Epicure et les autres. Ça désignait les quatre. Une secte ! Parfaitement. Une secte. Et ces écoles antiques étaient conçues, Lacan le rappelait, comme des refuges et des bases d'opération contre le malaise dans la civilisation, c'est-à-dire comme des enclaves. Une enclave, ça n'est pas extraterritorial pour autant. Parce que c'est une enclave faite pour faire des sorties à l'extérieur. Mais la condition pour pouvoir faire des sorties à l'extérieur, c'est qu'on ne laisse pas entrer le cheval de Troie. Evidemment entre *sortir* et *faire entrer*, la différence est radicale, mais en même temps elle est infime. Et si on laisse entrer, eh bien on a une dissolution interne du langage et des idéaux de l'Ecole, c'est ce qu'on observe tous les jours au présent : une dissolution progressive du langage lacanien au bénéfice de la supposée langue de l'Autre. Avec cette clé lisez maintenant les publications qui sont produites et vous verrez ça s'étaler à plaisir.

Je parlais du plus saillant, qui était le préjugé thérapeutique, je pourrais aussi parler du culte de la croissance, un toujours-plus, qui paraît comme aller de soi, qu'il faut grandir, et que le petit, le limité, c'est là parfaitement désuet.

Alors, la conséquence je dirais la plus manifeste et pour moi la plus regrettable de l'infiltration du discours du maître dans la citadelle du discours analytique, c'est l'appel, l'appel implicite, l'aspiration, à l'*au moins un*. C'est-à-dire qu'en définitive le fait que le discours du maître s'infilte dans le discours analytique a pour résultat, non pas immédiat, un peu différé, de faire surgir *Un qui dit non (JAM martèle du poing)*, le fameux : *il existe x tel que non phi de x*, celui qui ne marche pas dans la combine. Et voilà que je me suis trouvé, moi, aspiré, à faire ce guignol-là, alors que je peux dire et prouver que c'est un rôle que précisément j'ai tout fait pour abandonner. J'ai plutôt joué le moins-un, l'au moins moins-un, à me vouer à des travaux d'écriture et surtout à abandonner toute charge administrative et de direction. Je dois constater que j'ai été conduit, il y a peu, de ré-endorser cette vieille défroque-là. Je peux encore me demander pourquoi : pourquoi ne pas laisser ça aller où ça va ? pourquoi interférer ? C'est Pascal qui dit ça : *Quand tous vont vers le débordement, nul ne semble y aller. Celui qui s'arrête fait remarquer l'emportement des autres, comme un point fixe*. Il y a eu quelque chose de cet effet-là, parce que ce que je dis là je l'ai dit plus gentiment à un congrès récent, et ça a un tout petit peu déplacé les choses. Un tout petit peu. Ça n'a rien arrêté du tout, ça continue de déborder de tous les côtés et partout. Mais enfin j'ai senti quand même comme une petite hésitation. Et au fond je me suis dit : Allons-y, essayons, dans ce petit espace qui m'est laissé à ce Cours, au moins que ça serve à ça, essayons de creuser un peu ce sillon.

Mais ce n'était pas mon idée. Parce que ça n'était pas l'idée de Lacan. L'idée de Lacan, elle est manifeste dans le fait que l'analysant de la psychanalyse parfaite, l'analysant consacré par l'épreuve de la passe comme ayant authentiquement achevé son parcours analytique ou au moins l'ayant poussé suffisamment loin pour le poursuivre tout seul c'est-à-dire par l'auto-analyse, cet analysant, il l'a appelé *Analyste de l'Ecole*, et il entendait, au fond, en l'appelant par ce nom, que l'Analyste de l'Ecole, produit de la pratique analytique en vigueur dans cette Ecole, serait responsable de l'Ecole, co-responsable de l'Ecole. Ça n'a pas très bien marché à l'Ecole freudienne de Paris qui était l'Ecole de Lacan, ça a été entravé de mille façons, et les quelques uns qui avaient été nommés Analystes de l'Ecole se sont, la plupart, peut-être tous, déconsidérés au moment de la dissolution de l'Ecole freudienne en 1980-81. Mais l'expérience a été reprise dans l'Ecole de la Cause freudienne : le phénomène présent, à mon sens, oblige à dresser un constat de faillite.

Pas un ne s'est élevé contre le renversement du renversement. Enfin *pas un*, il y a eu quelques inquiétudes, quelques alertes, données par très peu. Donc je corrige volontiers mon diagnostic. Et je le corrige d'autant plus que les Analystes de l'Ecole, en fait, l'Ecole de la Cause freudienne, il faut dire, très largement, s'en passe. C'est-à-dire, elle les utilise, dans leur fraîcheur, pour parler de leur propre analyse et de leur propre passe, dans l'élan de leur passe, et on considère qu'au bout de trois ans ils sont défraîchis (*rires*). Le titre est temporaire. Je ne le reproche à personne puisque il est très possible et il est même fort probable et il est même presque certain et c'est comme ça d'ailleurs (*rires*) que j'ai dû en avoir l'idée. J'ai dû en avoir l'idée jadis en constatant la faillite des précédents. Tant qu'à faire j'ai donc proposé que, les nouveaux, on ne les prenne que dans leur fleur. Mais, au vu du phénomène présent, il me semble que le fait qu'on appelle le plus grand nombre *ex-AE*, en définitive les dédouane de leur responsabilité, alors qu'on en aurait besoin, pas simplement pour narrer leur passe, mais bien pour contrer les impasses de la civilisation, où la civilisation, le mouvement du monde, entraîne la psychanalyse. Et donc peut-être faudrait-il rétablir, dans les Ecoles du Champ freudien, une communauté des AE, où les ex-AE retrouveraient leur titre d'AE, il y aurait les AE en vigueur, et il y aurait, comme prévu par Lacan, les analystes d'AE aussi. Le rétablissement d'une telle

communauté, ou forger une telle communauté, serait peut-être la dernière chance à donner à l'idée de Lacan. On peut rêver qu'une telle communauté pourrait jouer le rôle de boussole, sans qu'on ait besoin de recourir au théâtre de l'au moins un. Je trouverais ça soulageant et aussi ça laisserait un avenir. Ça servira peut-être de rien, mais enfin ça laisserait une chance, si leur mission est bien de veiller à ce que la psychanalyse appliquée à la thérapeutique cède le pas à la psychanalyse pure.

Bon, je me laisse emporter - pas trop, mais un petit peu -, ça m'aide à faire ce Cours.

Pure et appliquée, c'est tout de même une distinction qui est problématique, et j'entends, cette année, la mettre en question.

Je commencerai par m'inspirer d'un texte que j'ai trouvé et qui m'a appris des choses sur la distinction *pures et appliquées* dans les mathématiques.

C'est une problématique, semble-t-il, qui n'a émergé que tardivement, l'opposition des mathématiques pures et des mathématiques appliquées. Elle a émergé, semble-t-il, dans la seconde partie du XIX^{ème} siècle, au moment où le centre mondial, le foyer de la pensée mathématique s'est déplacé de Paris à Berlin, et, dans la foulée, à Göttingen avec l'école d'Hilbert. Tandis que, en effet - ça met en ordre des choses que je savais par ailleurs -, au XVI^{ème} siècle, au XVII^{ème} ou au XVIII^{ème}, les mathématiciens ne faisaient pas cette distinction et donc s'occupaient, sans faire de hiérarchie, aussi bien de questions qu'on considérerait aujourd'hui comme fondamentales que de questions d'artillerie, de fortification, d'arpentage, d'astronomie, de cartographie, de navigation, au XIX^{ème} de probabilités, des représentations. Et au fond ça n'est qu'avec Hilbert, culminant dans son fameux programme de 1902, qu'a pris le pas la conception axiomatique et structurale des mathématiques.

Alors, ça ne peut pas nous être indifférent puisque cette école d'Hilbert, qui a dégagé le concept axiomatique et structural des mathématiques, a inspiré et a été radicalisée par l'école bourbakiste, par Bourbaki, après la seconde guerre mondiale, ici, à Paris, en France, et il y a évidemment une consonance entre le structuralisme mathématique de Bourbaki et l'inspiration lévistraussienne que Lacan a reçue et qu'il a transposée en psychanalyse. Un historien américain parle, à propos de Bourbaki, d'une *vague de pureté* qui a recouvert l'exercice professionnel des mathématiciens. Et Jean Dieudonné, un des grands bourbakistes, qualifiait ce qu'il appelait le *choix bourbachique* – *c. h. i. q. u. e.* -, c'est comme ça qu'il s'exprime, en disant : *Plus une théorie est abstraite, plus elle élimine le concret et le contingent, et plus elle peut alimenter l'intuition.* Au fond, plus elle est abstraite, et plus, en définitive, on pourra l'utiliser dans le concret, on pourra la remplir de contenus empiriques. Alors, je vais vous citer un passage d'un article qui est resté célèbre du point de vue bourbakiste, un article qui s'appelle « L'Architecture des mathématiques » et qui figure dans un volume paru juste après la guerre. C'est un article que j'ai lu – c'est une donnée biographique -, c'est un article que j'ai lu dans le volume que possédait Lacan. Il l'a lu, cet article. Voilà ce qu'on y trouve, vraiment on voit bien que Lévi-Strauss est là tout proche : *Dans la conception axiomatique*, dit cet article, *la mathématique apparaît en somme comme un réservoir de formes abstraites – les structures mathématiques ; et il se trouve – sans qu'on sache bien pourquoi – que certains aspects de la réalité expérimentale viennent se mouler en certaines de ces formes, comme par une sorte de préadaptation.* Au fond, voilà ce qui est le noyau de l'inspiration structuraliste, et c'est là-dessus que les bourbakistes se sont appuyés pour dégager la notion de mathématique pure, c'est-à-dire structurale.

Or, on observe, dans le mouvement propre des mathématiques, une bascule, qui a amené et qui amène de nos jours, les applications de la mathématique à prendre plus d'importance que ses formes pures – en tout cas plus d'importance qu'avant. Je vous cite le texte d'une épistémologue, que je ne connais que par ce texte-là, Dahan Dalmedico : *En France - elle prend comme référence 1987 -, en France, le colloque tenu en 1987 sur les « Mathématiques à venir » est significatif de ce tournant : les mathématiciens de tous horizons, réunis, défendent à la fois une ambition historique de leur discipline à comprendre le monde et ses innombrables possibilités d'applications que les moyens nouveaux de calcul ont démultipliés. Ils présentent une semi-autocritique sur le caractère trop formaliste et abstrait, coupé des autres sciences et de la pratique, qu'a pu avoir son enseignement, en particulier après la réforme des « mathématiques modernes ».* Et la conclusion est celle-ci, qui, pour nous aux prises avec ce que j'appelais le *phénomène présent*, est bien faite pour résonner, et nous montre que la psychanalyse est emportée aujourd'hui dans un mouvement auquel les mathématiques n'échappent pas, c'est-à-dire que ça n'est pas une anecdote : c'est un mouvement de fond. J'ai trouvé ça saisissant. *Les représentations idéologiques de la discipline par ses acteurs font place – dit-elle - à d'autres représentations qui elles-mêmes privilégient d'autres valeurs : les liens avec le pouvoir – pour les mathématiques n'est-ce pas ? –, les liens avec le pouvoir, la capacité à obtenir des contrats (rires) ou susciter des interactions, le dynamisme entrepreneurial, le caractère pragmatique et opérationnel des résultats. Il n'est pas encore sûr que tous ces gens considéreront longtemps qu'ils font le même métier.* Voilà donc le phénomène qui habite le mouvement des mathématiques, le mouvement interne des mathématiques, qui est de s'éloigner de la prévalence des mathématiques pures pour valoriser les applications des

mathématiques et, avec ces applications, les rapports avec le pouvoir, les contrats, les entreprises, le caractère pragmatique et opérationnel des résultats.

On croirait décrit ce qui se produit aujourd'hui dans le Champ freudien. Et donc, une fois passés les cris d'indignation auxquels j'ai sacrifié - ça va avec le rôle de l'au moins un -, nous pouvons constater que nous sommes aux prises avec le mouvement du monde et que la psychanalyse aussi en subit l'incidence. Et au fond comment en serait-il autrement ?

Alors, les analystes, comme les mathématiciens, n'entendent pas sacrifier le *primum vivere* : d'abord survivre, et le *d'abord survivre* implique une adaptation au contexte. Mais - c'est l'autre branche qui constitue l'alternative -, disons, pour rester en latin, l'avertissement de Juvenal : *et propter vitam vivendi perdere causas* - et pour sauver la vie perdre les raisons de vivre. Et donc nous sommes entre conserver le *primum vivere*, qui est la condition de tout, et en même temps, pour cette survie, ne pas sacrifier la raison d'être de la psychanalyse.



Or, il ne me paraît pas excessif de dire que la psychanalyse peut mourir de sa complaisance à l'endroit du discours du maître.

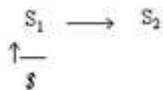
Le discours du maître suppose une identification du sujet par un signifiant-maître :

Ce signifiant-maître peut prendre la valeur d'être le chiffre, condition de l'évaluation, c'est aussi bien l'explicitation, et c'est aussi bien la catégorisation. On ne connaît de sujet qu'en tant qu'il sera affecté à une catégorie, l'enfant, l'adulte, le vieux, par exemple, catégories qui répartissent la population, et donc ça n'est pas le sujet qu'on connaît, on connaît un exemplaire de la catégorie.

Ainsi, le discours du maître produit un certain nombre de catégories et de catégories cliniques. Quand on formule *L'obésité est le mal du siècle* après avoir formulé *La dépression est le mal du siècle* - c'est mis à l'affiche successivement -, nous avons une clinique du maître sur laquelle évidemment nous sommes poussés à nous aligner. Nous sommes poussés à valider ces catégories au renfort de ce que nous, nous avons accumulé de réserves ou de savoir par ailleurs. Il faut bien dire, ce fonctionnement est en train de donner à plein. Le discours du maître, spécialement en Europe mais enfin aussi aux Etats Unis, est actuellement prodigue d'une *nouvelle clinique*, d'une clinique de signifiants-maîtres, que nos collègues italiens appellent gentiment *monosymptomatique*. Pour dire qu'il s'agit d'une clinique organisée par des signifiants-maîtres.

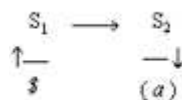
Sur la base de ces signifiants-maîtres on met au travail le savoir, S2 :

En particulier on met au travail le savoir de la psychanalyse, qui est là *en position d'esclave*, inscrit dans la structure du discours du maître. Pour le coup, ce ne sont pas des abstractions, ce sont vraiment des structures signifiantes, en effet, où nous n'avons pas de mal de retrouver le contenu empirique qui nous est présenté tous les jours et qui

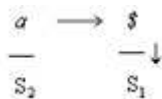


s'étale.

Le problème, c'est qu'il y a un élément en tout cas qui là reste inassimilable, c'est le facteur qui a virtuellement la possibilité de dérégler l'ensemble, mais il se trouve ici au fond rejeté de ce discours :

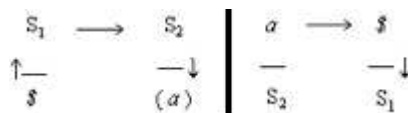


Alors que c'est précisément cet élément-là : *a*, inassimilable, qui tient le haut du pavé dans le discours de l'analyste, qui fonctionne lui avec un savoir inexplicable : S2, c'est-à-dire un savoir qui ne peut pas trouver sa place dans le fonctionnement du discours du maître qui exige au contraire l'explicitation et la transparence. Et le sujet en fonction dans le discours de l'analyste : \$, c'est un sujet qui n'y est pas capturé en tant qu'il porterait des traits, en tant qu'il



porterait des signifiants-mâtres. Ces signifiants-mâtres : S1, au contraire, sont rejetés, et, du seul fait de s'engager dans l'expérience analytique, on peut dire que le sujet en est virtuellement dépouillé :

Donc, ça n'est pas en tant qu'exemplaire d'une catégorie de la population qu'on fait une analyse. Et quand on se rend dans des établissements qui sont fièrement baptisés avec ces signifiants-mâtres : Je viens en tant que SDF, je viens en tant que précaire, je viens en tant qu'enfant, je viens en tant qu'obèse, je viens en tant que etc., déjà admettre ça, on est sur le côté du discours analytique. Alors, certes on peut introduire une dialectique, et dire : il faut d'abord que le sujet admette ses signifiants-mâtres pour pouvoir s'en débarrasser - le langage permet ici tous les tours de passe-passe. Il n'en demeure pas moins que ces structures sont l'inverse l'une de l'autre :



Et que ce que Lacan a appelé l'envers de la psychanalyse c'est le discours du maître. On ne peut pas servir deux maîtres à la fois. On ne peut pas servir le discours analytique *et* le discours du maître en même temps. On peut servir le discours analytique et, dans une approche de double vérité, faire valoir, dans le discours du maître, qu'on n'en serait pas la complète subversion. Le problème c'est que le masque qu'on porte sur le visage, il finit par s'incruster, et quand il s'incruste, la différence s'estompe.

Alors, il est certain que le danger des effets thérapeutiques rapides c'est qu'on fait fonctionner - comment faire autrement ? -, on fait fonctionner un signifiant comme signifiant-mâtre pour le sujet (*JAM souligne S1 dans le discours du maître*), pour lui permettre de se repérer, donc on l'identifie - ce qu'on fait aussi dans le discours analytique mais avec le temps que ça se défasse -, on obtient un effet thérapeutique rapide par le choix rapide d'un signifiant-mâtre susceptible de fixer le sujet. Et on obtient une certaine mise en ordre de ces chaînes signifiantes à partir de ce signifiant-mâtre. Et on fait bien attention de ne pas traiter le facteur supplémentaire, le facteur *petit a* (*JAM pointe le (a) du discours du maître*).

Donc, on ne peut pas obtenir d'effet thérapeutique rapide sans faire référence au discours du maître, ne serait-ce que par le fait que là on se focalise sur le symptôme ce qui est exactement l'inverse de ce qu'on a latitude de faire dans une psychanalyse proprement dite.

J'y reviendrai. Je donne ici ce qui sera la problématique que je voudrais suivre cette année.

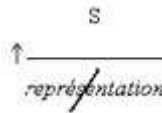
Je dirai un mot maintenant du titre que j'ai choisi et que j'ai annoncé en commençant, qui n'est pas du tout tonitruant comme ce que je professe jusqu'à présent, puisque j'ai dit - il y avait un certain nombre de retardataires qui sans doute pensaient être à l'heure de mon retard (*rires*) -, j'ai annoncé des *Choses de finesse en psychanalyse*. Voilà, je n'entends pas du tout faire ça à la grosse. *Finesse*, c'est le mot qu'emploie Freud dans un texte que je voulais commenter un peu, je n'en aurai pas le temps aujourd'hui, « *Die Feinheit...* », « La Finesse d'un acte manqué », c'est un tout petit texte où il défait, déconstruit un acte manqué consistant en un lapsus calami, et il dit *la finesse*. Mais je n'ai pas dit *die Feinheit*, j'ai dit *des choses de finesse*, en pensant à Pascal et à son opposition de l'esprit de géométrie et l'esprit de finesse.

Je le cite, c'est la première pensée de Pascal dans l'édition Brunschvicg et la 512ème dans l'édition Lafuma : *Ce qui fait que des géomètres ne sont pas fins* - je le dis tout de suite : je cite ce passage parce que ça met en valeur ce qu'il faut bien appeler la défaillance du mathème, c'est Pascal mathématicien qui comme on sait a mis le doigt dessus, c'est ce qui n'est pas satisfait par la structure -, *Ce qui fait que des géomètres* - donc nous prenons là *géomètres* comme *mathématiciens* - *Ce qui fait que des géomètres ne sont pas fins, c'est qu'ils ne voient pas ce qui est devant eux, et qu'étant accoutumés aux principes nets et grossiers de géométrie, et à ne raisonner qu'après avoir bien vu et manié leurs principes, ils se perdent dans les choses de finesse, où les principes ne se laissent pas ainsi manier. On les voit à peine* - les choses de finesse - *On les voit à peine, on les sent plutôt qu'on ne les voit, on a des peines infinies à les faire sentir à ceux qui ne les sentent pas d'eux-mêmes. Ce sont choses tellement délicates, et si nombreuses, qu'il faut un sens bien délicat et bien net pour les sentir et juger droit et juste, selon ce sentiment, sans pouvoir le plus souvent le démontrer par ordre comme en géométrie, parce qu'on n'en possède pas ainsi les principes, et que ce serait une chose infinie de l'entreprendre. Il faut tout d'un coup voir la chose, d'un seul regard, et non pas par progrès de raisonnement, au moins jusqu'à un certain degré. Et ainsi il est rare que les géomètres*

soient fins, et que les fins soient géométriques, à cause que les géométriques veulent traiter géométriquement ces choses fines et se rendent ridicules, voulant commencer par les définitions et ensuite par les principes, ce qui n'est pas la manière d'agir en cette sorte de raisonnement.

Eh bien, c'est une façon pour nous d'évoquer là où défaille le mathème.

Lacan, au fond, a été un bourbakiste, comme tous les structuralistes, et son enseignement a commencé, vous le savez, par la primauté du symbolique. C'est-à-dire, premièrement, par un rejet du réel, au sens où la question du réel ne sera pas posée. Tandis que, deuxièmement, l'imaginaire apparaissait comme relevé par le symbolique, au sens de l'*Aufhebung* hegelienne, relevé, dépassé par le symbolique, et c'est ce que Lacan a appelé, d'un terme que j'ai



souligné, *signifiantisation*. Ce qui suppose que la représentation disons imaginaire, le terme imaginaire, soit barré, annulé, voire mortifié, pour être élevé au rang de signifiant. Et j'ai montré que tous les débuts de l'enseignement de Lacan consistent à signifiantiser les termes encore imaginaires dans lesquels on organisait l'expérience analytique.

Précisément, si le réel est venu au premier plan du dernier enseignement de Lacan, c'est en tant qu'il est ce qui ne peut pas être relevé par le symbolique, ce qui ne peut pas connaître cette *Aufhebung*, cette signifiantisation, et qui reste inassimilable.

D'où une rupture entre symbolique et réel, qui a conduit Lacan à réintroduire l'imaginaire en troisième comme le terme qui les noue :



C'est, disons, ce qui l'a conduit, sinon à rencontrer, du moins à utiliser, de façon prévalente, le nœud borroméen. En tout cas c'est ce que je soutiens cette année, que le point de départ du nœud borroméen, c'est la rupture, la fracture, entre symbolique et réel, et que c'est l'imaginaire qui a pour fonction de les nouer. D'où l'appel au nœud borroméen où bien entendu alors les trois éléments sont objectivement dans la même position les uns à l'égard des autres.

Que le réel soit inassimilable fait qu'il est toujours introduit par un non – *n. o. n.* -, c'est une positivité qui ne peut être abordée que par le négatif, en tout cas en tant qu'il dépend du symbolique, c'est-à-dire sur sa face d'impossible. Il faut qu'il y ait une articulation symbolique pour qu'on puisse dire : Quelque chose est impossible. Dans un monde où l'articulation signifiante fait défaut, tout est possible. On peut le faire valoir en comparant l'image du monde magique de la Renaissance à la transformation que cette image subit lorsque le discours de la science vient imposer sa grille. Avec la science commence l'impossible, et avant on a un monde au contraire où tout est possible, spécialement à la Renaissance où le cosmos moyenâgeux s'est déjà fendillé.

Donc nous avons, sur un versant, le réel dépend du symbolique. Mais, sur un autre - et c'est ce que Lacan laisse apercevoir -, c'est l'autonomie du réel. Et son tout dernier enseignement est déchiré entre deux positions : celle d'une autonomie du réel qu'il essaye d'animer et, de l'autre côté, le coinçage du réel entre symbolique et imaginaire.

Cette question abstraite s'incarne dans le problème que pose dès lors le statut du psychanalyste : l'analyste a-t-il un statut au niveau du réel ? Qu'il l'ait dans l'imaginaire, c'est trop clair, qu'il l'ait dans le symbolique, sa fonction de récepteur et de ponctuateur suffit à le situer, mais y a-t-il un statut de l'analyste dans le réel ?

Lacan, dans son dernier enseignement, n'hésitait pas à procéder à un ravalement sociologique de l'analyste et à dessiner en même temps son salut en posant la question, je le cite - je cite un écrit de Lacan, le dernier des *Autres écrits*, la formulation brutale n'en a que plus de prix de savoir qu'elle est calibrée exactement la plume à la main : *Y a-t-il des cas où une autre raison vous pousse à être analyste que de s'installer, c'est-à-dire de recevoir ce qu'on appelle couramment du fric ? (rires)*. C'est regarder en face que la psychanalyse, en effet, c'est une profession. Il y a un niveau, dans la psychanalyse, qui est le niveau de la profession. Et c'est à ce titre que Lacan a voulu mettre la profession à l'épreuve de la vérité. C'est ce qu'il a appelé la passe. Ça consiste à mettre la profession à l'épreuve de

la vérité en sachant que la vérité est un mirage, c'est-à-dire qu'on ne peut que mentir sur le réel, qu'il n'y a pas d'adéquation du mot et du réel. Alors, est-ce qu'il y en a des cas où il y a une autre raison qui vous pousse à être analyste que de recevoir du fric ? Ben, y en a. Moi par exemple, je reçois du fric c'est vrai, mais enfin j'en ai été le premier surpris, parce qu'au fond ce qui m'a poussé à être analyste c'est strictement ce que je fais maintenant, ce qui m'a poussé à être analyste c'est de tenir tête. Je suis devenu analyste strictement déterminé par l'adversité, ceux qui ont connu avec moi l'époque de la dissolution de l'Ecole freudienne savent ce que je veux dire. Je n'ai pas pensé embrasser cette carrière et m'adonner à cette profession avant de rencontrer ceux qui ne voulaient absolument pas, hein ! que j'y entre (*rires*). Et donc c'est par un *dire que non* que j'y suis entré. Et donc ce n'est pas surprenant que finalement quelque part je dois jubiler d'être encore aujourd'hui celui qui dit non. Alors, bon, c'est un exemple. En tout cas il y a eu une autre raison que de recevoir du fric et qui m'a poussé à être analyste. Et je ne suis pas le seul, il y en a d'autres qui ont eu leur façon de se glisser là. Et donc il s'agit de savoir ce que ça doit au symbolique, à l'imaginaire et au réel.

Donc, ce que je voudrais cette année, sous le titre des *Choses de finesse en psychanalyse*, c'est examiner, pour le dire de façon kantienne, la psychanalyse du point de vue pragmatique, c'est-à-dire ce que la psychanalyse fait d'elle-même, ou peut et doit faire d'elle-même - je paraphrase ici Kant dans cette formule. Et j'entends examiner cela en prenant faveur du trou qu'il y a entre structure et contingence.

Il y a un trou entre les concepts fondamentaux de la psychanalyse organisés en structure, et dont ces mathèmes au tableau donnent une idée - j'ai constaté avec regret qu'on continuait parmi nous à parler de setting alors que Lacan dit *discours*, le setting c'est un concept baroque qui mêle à la fois des données de structure et puis des données secondaires comme l'emplacement, le nombre de rendez-vous, etc., il ne s'agit pas du setting il s'agit du discours analytique -, donc voilà la notion d'une structure, et il y a un trou avec ce qui est contingent.

Ce qui est contingent est disjoint du concept - ça fait partie du concept de la contingence.

Un cas particulier, ça n'est pas le cas d'une règle, ça n'est pas l'exemplaire d'un universel, ça n'est pas l'exemplification du général. Et la pragmatique est précisément la discipline qui tente de trouver la règle à partir d'un cas particulier, c'est-à-dire qui prend au fond le cas particulier toujours comme une exception à la règle. Dès lors, le cas particulier c'est une chose de finesse, qu'on doit aborder avec ce que Pascal appelait l'esprit de finesse et que Kant appelait, dans son langage moins élégant, le jugement réfléchissant.

C'est là, c'est dans ce hiatus que se glisse cette pratique mal logée qu'on appelle le contrôle. Le contrôle c'est ce qui est censé colmater la béance entre structure et contingence. Et j'aimerais qu'on puisse dire sur le contrôle - mot dont on fait parfois un usage abusif -, j'aimerais qu'on puisse dire sur le contrôle des choses mieux structurées si je puis dire.

Et puis, dans le même fil, se pose la question de l'éducation du psychanalyste.

Je préfère encore dire *éducation* plutôt que *formation*. Ça fait mieux voir l'exorbitant du terme, parce que s'il y a bien un domaine où la pédagogie ne peut pas grand-chose, ne peut rien comme je le disais tout à l'heure, c'est bien celui-ci. Et donc il y a ici à savoir ce que l'analyste doit à son analyse, ce que l'analyste doit à son expérience des patients et sous quelle forme, et ce qu'il pourrait devoir à d'autres disciplines.

Il y a aussi que ce qui invalide la pédagogie en psychanalyse, c'est que le savoir se paye, c'est-à-dire s'acquiert aux dépens du sujet. La transmission selon l'image des vases communicants ne rend pas compte de ce paiement. Mais ça se paye. Et le savoir qu'on peut acquérir dans l'analyse elle-même se paye. J'ai joué sans doute moi-même avec trop de légèreté - mais pensais-je, ça devait être dans une toute petite surface, à titre expérimental -, j'ai joué avec une donnée pourtant constante et radicale de l'expérience analytique, à savoir la gratuité, j'ai joué à soustraire la donnée de l'argent. Et ce que j'ai décrit comme *le phénomène présent* est sans doute dû pour une très large part à la soustraction de cet élément. Or l'argent, ce n'est pas seulement le fric, comme disait Lacan, destiné à subvenir aux besoins de l'intéressé et de sa famille, c'est encore un élément qui a la propriété de tuer toutes les significations et qui opère par lui-même une action de limite. Le toujours-plus, que j'ai noté tout à l'heure, est évidemment articulé à, cette fois-ci, non pas l'acquisition de l'argent, mais à l'abîme que sa disparition entraîne, cet appel sans limite d'une demande à laquelle on ne sait pas se soustraire.

Enfin, pragmatique. Je dis aussi *pragmatique* parce que le savoir-faire tend, dans la psychanalyse, à supplanter le savoir, le pragmatique tend à supplanter l'épistémique. Il faut à la fois reconnaître ce mouvement dans ce qui le fonde et en même temps l'ajuster. C'est ce que je voudrais essayer cette année dans ce qui est au fond un exercice d'anticipation : Où va la psychanalyse ? Si nous suivons les indications du temps présent, *où va-t-elle ?* et, selon nous, *où doit-elle aller ?* à supposer qu'elle le puisse. A la semaine prochaine (*Applaudissements*).